

Ngô Tự Lập

**Une tempête  
hors saison**

**Recueil de nouvelles**

**Traduit du vietnamien  
par Marina Prévot**

*L*F

**Les Éditions de La Frémillerie  
Paris**

**© Couverture I&A Taguet, 2014**  
**© Les Éditions de La Frémillierie, 2014, pour la**  
**traduction française.**  
ISBN 978-2-35907-065-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **AMI, NOUS T'ATTENDONS**

J'entends les oiseaux annoncer joyeusement l'aurore et soudain me revient en mémoire l'odeur qu'avait la paille sèche.

Le soleil naissant embrase la ligne d'horizon. La journée qui commence va être, je le sais, une journée de grand vent et de grand soleil.

Il semble qu'autrefois, du temps où j'étais encore jeune et naïf et qu'allongé dans la forge paternelle je regardais dehors par les fentes de la porte, le soleil et le vent suscitaient en moi une allégresse venue du tréfonds de mon être. Mais à présent je ne supporte plus ni le soleil ni le vent. Ils m'épuisent. C'est certain j'aurai sans cesse à me désintégrer en fines particules de poussière et d'eau pour m'élever dans le ciel et reprendre haleine dans l'infini.

Seule la lune me convient.

Les nuits où elle brille, baignant toutes choses d'une lueur fantasmagorique, je flotte à la dérive,

voyageant librement à travers l'espace. Je ne reviens qu'au petit matin, lorsque les premiers rayons du soleil font miroiter la rosée sur la piste.

Mon corps se trouve au pied de la montagne Dun, sous un énorme rocher gris en forme de tête d'éléphant que les roseaux dans leur exubérance dissimulent maintenant complètement aux regards. Lorsque je vous parle ainsi de mon corps, je ne vous dis pas tout. J'ai laissé mes deux jambes carbonisées sous la carcasse du tank quant à ma tête, arrachée, elle a atterri au bord du torrent puis une crue l'a emportée jusqu'à la rivière Cai au milieu d'une multitude d'arbres mutilés par les obus. Là, elle a longtemps dérivé, tantôt émergeant tantôt disparaissant sous l'eau mais elle n'a jamais atteint la mer.

Mon crâne s'est enlisé dans la vase de l'embouchure Vem, coincé entre deux palétuviers et chacune de mes orbites abrite maintenant une crevette bleue.

Mon corps est la demeure que j'habite et même s'il n'est plus intact il m'offre un abri confortable, calme et paisible.

Dans les premiers mois seuls des corbeaux affamés étaient venus me rendre visite. Ils avaient fondu sur le rocher en se chamaillant et la montagne alentour retentissait de leurs cris perçants.

Mais le bloc de pierre était trop lourd et, impuissants à le déplacer, ils avaient dû se résoudre, furieux, à abandonner aux vers le trésor qu'ils avaient trouvé. Je dois avouer que les vers ont une façon de vous grignoter en se tordant dans tous les sens qui est proprement insupportable. Heureusement, lorsqu'ils ont vu qu'il n'y avait plus rien à tirer de mes os, ils ont eux aussi quitté les lieux les uns après les autres.

Puis l'été s'était abattu. Les roseaux ont poussé et ont tout recouvert. Maintenant le silence absolu qui règne n'est que très rarement troublé par les cris insoucians des coqs de bruyère ou par le passage furtif d'un animal égaré.

L'oubli – l'oubli est une consolation. Aucun de mes compagnons d'escouade n'a eu droit à cette consolation. Dans l'impossibilité d'identifier les corps, les gens n'avaient eu d'autre choix que de ramasser les fragments de chair et d'os disséminés et de les réunir au hasard dans des sacs en plastique pour les emporter au cimetière situé au dehors de la ville, là où le torrent rejoint la rivière Cai. Les inscriptions gravées en rouge sur la stèle funéraire, les papiers votifs, les fleurs fraîches – tout cela n'a plus aucun sens pour nous. Nous n'avons plus besoin ni de nous vêtir ni de consommer. Nous ne craignons ni la maladie ni la mort. Nous ne ressentons plus ni désir ni rancœur. Même ce que nous avons vécu ne nous touche plus guère. Nous n'avons qu'une seule habitude, c'est de nous retrouver ici une fois par an. Notre tranchée s'est transformée en une petite mare colonisée par les lentilles d'eau mais trop peu profonde pour que même les têtards y trouvent leur bonheur. La carcasse du tank n'est plus là. Au début de

l'année les ferrailleurs sont montés jusqu'ici et l'ont démontée. En ce moment elle vogue en pièces détachées vers le Japon avec un peu de ce qui était mes jambes réduites en cendres.

Nous n'avons pas de rendez-vous formel et d'ailleurs nous n'avons pas besoin de parler pour communiquer entre nous. Ceux qui prétendent nous avoir vus sont des fabulateurs. Comme le temps qui passe nous sommes immatériels et nous ne nous retrouvons que par l'esprit tous les neuf. Car nous sommes neuf, c'est-à-dire presque au complet, seul manque encore Hao le Boiteux.

Je me souviens de cette nuit de vent et de pluie où trempé, à bout de forces, il s'était traîné pour revenir. La langue engourdie, il ne pouvait plus parler mais rien ne pouvait entacher son plaisir d'avoir trouvé une racine de bananier à se mettre dans l'estomac.

Poussé par la faim, il avait fait une sortie pour chercher quelque chose à manger et il avait marché sur une mine antipersonnel.

Maudite soit la faim !

Mais Hao le verra bien, un jour la faim – cette faim atroce dont j'ai connu moi aussi les tortures – n'aura plus aucune prise sur lui.

Non, le passé ne m'affecte plus guère bien que je ne parvienne pas à l'oublier. Dix ans, cela représente trois mille six cents jours. Trois mille six cents jours se sont écoulés depuis le moment où brusquement la piste s'est mise à trembler et que le fameux tank a surgi dans le tournant. Ombre noire qui avait rampé dans toute la vallée, semant la terreur sur son passage. Et à ce moment-là, nous soldats, nous avons compris que nous étions les enfants de la terre et nous sommes tombés à genoux, tremblant à l'unisson des secousses qui animaient l'ombre noire.

Une grenade brûlante à la main j'avais rampé vers lui sur la terre mouillée – était-ce parce que je me sentais responsable de mes hommes, par instinct d'auto-défense ou bien par désir d'accomplir un exploit militaire ? – et puis une



colonne de feu s'est élevée, embrasant le ciel des mêmes couleurs que l'aurore là-bas au loin et.... le rocher à tête d'éléphant a basculé.

Dans le rougeoiement de l'incendie qui ravageait le tank mes hommes sont tombés l'un après l'autre comme tombent les bananiers que l'on abat avant d'être sauvagement achevés et dépecés à la baïonnette.

Tous, excepté Hao. La terre en le recouvrant l'avait sauvé.

Le feu couvait encore ici et là la première fois que, souffles vacillants, nous sommes revenus flotter autour de notre tranchée, la première fois que nous avons attendu Hao.

Lui non plus n'oublie pas et une fois l'an nous l'entendons approcher de son pas claudiquant. Puis il apparaît au tournant de la piste, à l'endroit exact où ce jour-là avait surgi le tank. Son ballot est rempli d'objets votifs : des grenades, des uniformes, neuf gourdes... Il se souvient encore de l'emplacement du rocher à tête d'éléphant. Il allume des bâtonnets d'encens en pleurant et ses larmes telles des cristaux d'amertume

tombent sur les lentilles d'eau. Il ne s'en retourne qu'à la tombée du jour. Les ténèbres de la forêt ont tôt fait d'engloutir sa silhouette solitaire et anonyme. Hao ne sait pas que ses compagnons sont là qui l'attendent, que nous l'attendons tout en espérant qu'il nous oublie afin qu'il puisse enfin vivre sa vie. De toute l'escouade il ne reste plus que lui. Si seulement la décoration qu'il a reçue pouvait un tant soit peu alléger sa souffrance.

Cela fait déjà dix ans que nous l'attendons. Nous attendrons encore, quinze ans, vingt ans, peu importe. Au-delà du temps, au-delà de l'oubli. Tôt ou tard, Hao finira par rejoindre l'escouade. Personne ne peut vivre éternellement en ce bas-monde.